

- PROLOGUE -

11:30 - Milan, Janvier 2003

J'étais pressé. C'était un lundi pluvieux aux alentours de Piazzale Susa. Je me rappelle que c'était un lundi car s'il y a un jour où les pizzerias milanaïses sont fermées c'est le lundi et je cherchais désespérément une pizzeria ouverte. Je m'étais fixé une demi-heure de temps pour en trouver une. J'avais rendez-vous avec une personne très importante à midi. Trop importante pour me permettre de lui faire perdre même quelques minutes de son précieux temps pour chercher sous la pluie une pizzeria ouverte. La personne concernée était un certain Giovanni Porzio. Journaliste de l'hebdomadaire Panorama, Porzio a suivi, comme envoyé spécial, toutes les guerres de ces vingt-cinq dernières années. Connaisseur d'au moins cinq langues, dont l'arabe, j'ai toujours été frappé par sa précision et le soin avec lesquels il écrit ses reportages du front.

Cela ne faisait pas longtemps que je commençais à m'intéresser au journalisme de guerre ou en tout cas à des situations particulièrement compliquées et émotionnantes. Je n'ai jamais été un grand lecteur. Quand j'étais au collège, madame le professeur demandait un résumé du texte pour s'assurer que ses élèves lisaient les livres qu'elle leur conseillait, moi je copiaïis ce qui souvent était marqué sur la couverture du livre. Le seul effort que je faisais, et en cela j'étais vraiment fort, c'était de substituer avec des synonymes quelques mots du résumé. Le 90% des fois je m'en tirais. Ce 90% je l'ai porté avec moi jusqu'à l'université. Après avoir fréquenté le lycée scientifique et une année passée dans une école minuscule des Etats-Unis, où j'ai évité de faire des mathématiques, je commençai Sciences Politiques après avoir eu 60/100 au Bac, le minimum. La chose la plus amusante était que dans ma classe j'avais les meilleures notes, bien 15 sur 20. Ce haut niveau de notes je l'obtins grâce à mon expérience à l'étranger, le 10 en conduite c'était du fait que je dormais au lieu de faire du bordel et aussi grâce à l'amélioration de mes notes par rapport aux années précédentes. Pendant l'année américaine j'étudiais très peu et pour la première fois depuis que j'avais dix ans, donc depuis l'école primaire, j'étais parmi les meilleurs de la classe. Rentré en Italie je ne me sentais pas de continuer avec mon habituel minimum indispensable scolaire, comme ça je me bougeais un peu plus que d'habitude. Je reçus même un applaudissement de mon professeur d'italien pour ne pas avoir sauté un seul jour d'école.

Mais ce fut à l'Université Publique de Milan que mon intérêt pour l'Education commença à s'écrouler. Au lieu d'étudier les livres coûteux que les professeurs ou pour mieux dire que les éditions conseillent aux professeurs de conseiller aux étudiants je me réfugiais entre les livres des envoyés de guerre. Des grands noms étaient à l'ordre du jour comme

Tiziano Terzani, Mimmo Cándito et surtout Ettore Mo dont je lisais les reportages aventureux de l'Afghanistan pendant que je m'obligeais à siroter du whisky. Il y en a qui soutiennent qu'on ne peut pas comprendre le son de la guitare de Hendrix si l'on n'a pas fumé. Je fais la même chose avec les livres de Mo, avec qui j'ai eu l'honneur d'échanger quelques mots au téléphone. En faisant cela, au lieu des leçons d'histoire contemporaine et statistique, je me retrouvais au quotidien dans les premières files des conférences tenues à la Maison de la Culture de Piazza San Babila (celle-là, au moins, était près de mon université) ou dans différentes librairies milanaïses. Avec grande rapidité je m'éloignais toujours plus de celui qui devait être mon objectif principal: le diplôme.

Mais le journalisme de guerre et les conférences n'étaient pas l'unique raison de mon détachement de l'université. Les questions que je m'étais catégoriquement interdit de poser sur mon passé commençaient à me barrer la route du futur. Je n'étais plus gai comme avant. Je sentais en moi de la rage que j'arrivais à tenir sous contrôle avec beaucoup de peine. Probablement, pour éviter de m'en prendre trop à moi, je m'en prenais aux injustices du monde. L'important était de ne pas trop me poser de questions sur mes origines, desquelles je n'en savais pas beaucoup. Je savais avoir passé mes premiers neuf mois (qu'ensuite seraient devenus presque onze) dans un orphelinat appelé Pouponnière à Lomé, Togo, en Afrique occidentale. Je savais avoir été adopté par mes parents italiens qui, à l'époque, avaient passé deux ans dans un hôpital togolais en travaillant pour une organisation humanitaire milanaïse. Je savais que sur l'avion vers l'Italie j'avais pleuré pendant tout le voyage. Quand j'étais petit, par exemple, je n'arrivais pas à me détacher de ma mère et du nez de mon père que je m'efforçais continuellement d'enfiler dans ma bouche (j'utilisais la même technique pour faire effet sur Elena, ma première petite amie. J'avais quinze ans et pendant un repas j'enfilai une pomme entière dans ma bouche). En ce qui concernait la nourriture je savais me gaver comme un petit cochon. Une fois en Italie, ma mère pris l'habitude de me donner à manger avec deux cuillères. Elle n'arrivait pas à en utiliser une seule car entre une cuillerée et l'autre je pleurais comme un forcené. Eh oui je ne savais pas grand chose sur ma naissance. Je ne savais pas comment j'étais arrivé à l'orphelinat, je ne savais pas où on m'avait accouché et surtout je ne savais pas quelle femme l'avait fait. Ces points d'interrogations n'affleurèrent pas avant mes seize ans. Jusque là, en effet, j'avais été ce que l'on définit un "enfant modèle". Mis à part l'école, dans le reste j'étais plus qu'appliqué. J'aidais beaucoup à la maison. Je m'occupais si bien de Luca, Sara et Maddalena que mes parents cessèrent de payer mes cousins-baby-sitters, puisque mes frères n'écoutaient que moi. Des amis à moi mi-psychologues constatèrent qu'être un enfant modèle dépendait du fait que, inconsciemment, je me sentais débiteur envers mes parents. Dans un certain sens, en m'adoptant, ils m'avaient sauvé d'un destin plutôt incertain. Avec le début du lycée et de ma première relation sentimentale, je commençais à faire quelques espiègleries. Je passais mes après-midi au Parc Sempione avec différentes compagnies qui avaient une seule chose en commun: se faire des joints. J'étais un sportif convaincu mais surtout fanatique de mon cousin aîné que je considérais mon modèle de vie. Il était un sportif et ne fumait pas donc je décidai de faire comme lui mais mes parents n'arrivaient pas à me croire et cela

me gênait énormément. Jusqu'à ce qu'un jour, fatigué de devoir me justifier à chaque fois, je m'inventai de toutes pièces une excuse pour sortir de la maison: "Maman, je vais chez Luigi pour étudier un truc de science...il s'agit d'une recherche...je rentre pour le dîner!". "Sérieux?" Demanda incrédule ma mère. "Si!" J'ai passé les dernières années de ma vie à me demander si j'avais pu inventer un mensonge moins efficace. A cette époque-là je n'étudiais rien du tout et Luigi n'était pas connu en tant que scientifique. Convaincu que ma petite maman naïve l'avait bue, je sortis du portail de l'immeuble en souriant, j'étais dirigé vers la grisaille du Parc Sempione. C'était en plein automne. Je rentrai pour le dîner, comme prévu, et à la demande de ma mère: "Comment ça s'est passé chez Luigi?" - je répondis - "Bien!". Le cœur commença à battre et le sang à geler quand, pendant que je me dirigeai vers ma chambre, elle cria: "Menteur!". Ma maman, toute autre que naïve, avait appelé la mère de Luigi qu'ignare de tout dit de ne pas avoir vu de jeune noir avec la science infuse tourner dans la maison. Pris! Je savais avoir fait une grosse espièglerie cette fois-ci. Et après la fatidique phrase: "Tu verras quand papa sera rentré!". A ce moment là je pensai qu'il était temps de rentrer dans mon pays pour la joie de Bossi et Borghezio du Ligue du Nord Italienne. Sans même enlever ma veste je restais assis sur mon lit en attendant l'arrivée de mon père quand l'interphone sonna. Je tremblais. Lui et mon petit frère rentraient d'un après-midi passé chez Décathlon. Luca arriva dans la chambre heureux avec l'intention de me montrer les cadeaux que papa venait de lui acheter, il s'assit sur le lit à côté de moi. Pendant que je le regardais se réjouir en défaisant le paquet contenant son maudit short Adidas dernier modèle, probablement je pensais que c'était de sa faute si j'étais dans une situation pareille. Je n'aurais pas été là à risquer mes peu d'années de vie s'il était né deux ans et demi avant. En effet, la raison principale pour laquelle je me retrouvais pendant toute une vie en terre étrangère c'était qu'à l'âge de trente ans mes parents n'avaient pas encore eu d'enfants. Si Luca était né avant...Mais à vrai dire à cet âge là je ne savais pas encore ça, donc, au premier cri de mon père provenant de la chambre à l'étage du dessous, je dis seulement à mon frère: "Il vaut mieux que tu t'en ailles car il va me frapper...". Mon père, ex troisième ligne de la nationale de rugby, était un de ceux qui fesse peu mais fort. Bref, j'avais raison d'être préoccupé. "Je le tueeee!!!" Tonna soudainement. Entre-temps j'entendais ma mère qui essayait de le calmer: "Non, allez Gianfranco...". Luca cessa de dépaqueter ses cadeaux et son expression devint moins joyeuse. "...qu'as-tu fait à nouveau Matteo?" Monté en courant par les escaliers, papa se présenta devant mes yeux et ceux de mon frère qui était en caleçon. Depuis qu'il avait passé deux ans au Togo, mon père, maintenant médecin-chef en tant qu'orthopédiste au San Raffaele de Milan, porte le boubou africain à chaque fois qu'il rentre à la maison. Ce soir-là à cause de la rage, il n'avait pas eu le temps. A ma grande surprise je le vis pendant qu'il criait avec toute sa colère contre le mur avec les larmes aux yeux. Il ne me regarda une seule fois et, à ma grande satisfaction, il ne m'effleura pas un cheveu et s'en alla. Je décidai de ne pas dîner. A cette époque-là ne pas manger signifiait que quelque chose de grave s'était passé ou allait se passer. Je juge ce moment comme le vrai premier signe de rupture avec mes parents. Non seulement ma mère ne m'avait pas fait confiance mais je considérais la réaction de mon père exagérée. C'était une des premières

fois que je le voyais pleurer et que j'étais confronté à sa sensibilité. Bizarrement je n'étais pas désolé pour ce que j'avais fait. J'étais enragé! Et puisque je pardonne difficilement et surtout je n'oublie pas, depuis ce jour-là je compris que j'aurais fait tout ce que je voulais. "...de toute façon ils ne sont même pas mes vrais parents!". Sortit pour la première fois de ma bouche. C'est comme ça que je commençais à avoir une excuse pour tout: les mauvaises notes à l'école, le fait de rentrer tard le soir, etc. Je ne disais plus de mensonges mais je faisais ce que je voulais en me détachant de plus en plus de ma famille. Heureusement je n'étais pas si bête de commencer à fumer ou de faire pire, mais pour le reste j'avais peu de limites. J'arrivais à gagner de l'argent en faisant en peu de tout. Je n'acceptais pas d'argent de mes parents et cela était une ultérieure excuse pour dépenser l'argent pour ce que je souhaitais. Un jour je partis tout seul pour Dublin convaincu que je serais resté vivre là-bas si j'avais aimé. J'avais une justification pour chaque chose négative: ceux-là n'étaient pas mes vrais parents, ils ne pouvaient rien me faire! Ma mère essaya de m'envoyer chez un psychologue, mais elle n'y arriva pas.

Après quelques années, probablement fatigué de faire tout ce que je voulais, je m'intéressai à la lecture. Mon cousin lisait pourquoi je ne le faisais pas? J'essayai et lus "Le bouclier de Talos" en cinq jours. Je le pris au hasard dans le placard. Pour moi c'était un record! Ensuite je lus des histoires aventureuses comme les mythiques histoires grecques. C'était exactement ce que je cherchais pour m'échapper de la réalité si ennuyeuse entre un examen universitaire pas bien passé et l'autre non plus. Après avoir commencé le premier Harry Potter et avoir eu honte à la fin du troisième chapitre (je devais impressionner une autre fille) j'essayai avec quelque chose de plus réaliste. Je tombai sur un article de Terzani. J'admirais l'idée de comment un être humain pouvait risquer sa propre vie pas pour combattre une guerre à laquelle il croyait mais simplement pour la raconter. L'importance de *simplement* je l'ai comprise peu de temps après. Grâce à lui décidai qu'il était temps de "changer le monde"! Je regroupais quelques amis qui se rencontraient sous le nom de "Scinteia" ("Etincelle" en roumain) en moyenne chaque deux semaines pour parler des problèmes du monde. Le groupe dura un an. Nous cessâmes de nous voir peu avant que Terzani s'éteigne à l'âge de soixante six ans dont trente passés en Asie comme correspondant pour Der Spiegel, le renommé hebdomadaire allemand. Donc pendant que je déchargeais ma colère sur les livres, un autre type de rage commençait à prendre le dessus sur mon état d'âme. Cette nouvelle rage était le résultat de petits exemples de racisme qui se passaient au quotidien et desquels je m'aperçus très tard. L'adoption, même si j'en souffrais, je continuais à la considérer un tabou, le racisme pour moi ne devait pas l'être. Pour ça il n'y avait pas d'excuses. Ce n'était pas de ma faute si je me retrouvais, moi noir, dans un pays de blancs. Un de mes amis italo-togolais a créé un adjectif très intelligent pour définir les actions avec un fond raciste, de mon point de vue typiquement italiennes, et dont souvent il vaut mieux en sourire pour ne pas pleurer: Embarracistes. Kossi Komla Ebri, ma mère le trouva par hasard sur la couverture de son premier livre sur une photo qui le représentait avec son beau sourire habituel. Après des années qu'ils ne s'étaient pas vus ma mère l'invita à dîner à la maison avec sa femme italienne (blanche) et leurs deux enfants. On découvrit comme ça qu'en plus de

travailler comme médecin à Erba, Kossi était devenu écrivain. J'avais finalement rencontré une personne capable de me comprendre. Son petit livre a comme but de raconter un pays bien lointain de l'être habitué à rencontrer des italiens d'une couleur différente du blanc. Kossi et moi avons beaucoup parlé de nos expériences. A tour de rôle, lui grâce à son livre et moi grâce à un article que j'écrivis pour le *Corriere della Sera* étions invité sur différents plateaux télévisés pour affronter cet intéressant argument d'actualité. Adoption d'une part et *embarracisme* de l'autre. Je n'avais rien à perdre, ni une famille ni une terre. C'est laid mais c'est ce que je ressentais et c'était avec cet état d'âme que je m'apprêtais à soulever le combiné pour appeler Giovanni Porzio.

Le destin voulut qu'à cette époque là sa fille était dans la même classe que mon frère. Je peux dire lui avoir pardonné pour être né en retard au moment précis où il me donna un morceau de papier avec le numéro de Porzio: "Il a dit de l'appeler il est d'accord pour manger une pizza et causer un peu..." me dit Luca comme si de rien n'était. Il y a des moments dans la vie où l'on désire des choses si ardemment que, sans même pas bouger un doigt, soudainement elles arrivent. C'est un peu comme aller jusqu'à l'interphone de la fille qu'on aime, appuyer sur le bouton et si naturellement se dire: "Mais qu'as-tu fait! " Par contre on ne peut pas s'échapper car ce serait un geste de lâche. Porzio attendait que je l'appelle et je le fis. J'ai sûrement passé trois heures en train de chercher les mots justes et en repoussant à chaque fois l'appel d'au moins quinze minutes. Commencer en disant "C'est Matteo!", je savais que ça n'aurait pas marché. Je devais lui expliquer le plus rapidement possible qui j'étais et ce que je voulais. Je pris mon courage à deux mains: "Allô!" Répondit-il avec décision.

"B-b-bonsoir, excusez-moi pour le dérangement..." - la sueur me dégoulinait du front - "...C'est Matteo à l'appareil, le frère du camarade de..."

"Ah, oui bien sûr! Ecoute, rencontrons nous lundi vers midi au Piazzale Susa, je t'appelle quand j'y serai, d'accord?". Dis donc, je n'avais rien dit!

"...Ah...ok...à demain alors!" Répondis-je en souriant.

"Comment ça à demain?!" Mon sourire était devenu une grimace d'inquiétude pour la peur d'avoir dit quelque chose d'erroné.

"...eh....demain on est lundi..." Je lui dis le plus doucement possible.

"Ah, c'est vrai! Ok, à demain!" Répondit-il amusé.

"Excusez-moi, une dernière chose..." Je me sentais stupide en lui posant la demande mais trop de fois j'avais été confronté à des situations du type *embarracisme* et je ne voulais pas que ça m'arrive avec lui. Comme ça je lui demandai:

"...Vous le savez que je suis noir?" ... cinq longues secondes de silence.

"...Comment ça noir?"

"Noir..."

"...Mais dans quel sens noir?"

"Noir, noir de peau, noir!"

"Aaahhh!!! D'accord, tant mieux, ce sera plus simple de te reconnaître!"

Je n'y croyais pas : lui et moi, seuls, en train de parler de journalisme. La première rencontre avec un vrai envoyé de guerre.

Je me rendis sur place une demi-heure avant. Au quatrième essai je trouvai une pizzeria parfaite, il y avait que deux tables de prises.

Pour être sûr je demandai s'ils allaient rester ouverts pour au moins deux autres heures. Le serveur me regarda étrangement et je sortis sous la pluie pour attendre Porzio.

Ponctuel comme une horloge suisse, il m'appela sur le portable et après lui avoir dit où je me trouvais je le vis de l'autre côté de la rue. Le fait du noir avait fonctionné, pensai-je avec orgueil! Timberland, jean, veste sportive et parapluie, il traversa avec décision. On le voyait de si loin que rien ni personne n'aurait pu le tuer! Il était juste un peu plus petit de ce que j'avais prévu. J'avais trouvé sur internet une de ses interviews-vidéos sur la guerre en Iraq du '91. Elle décrivit comment, en ouvrant la trappe d'un char d'assaut, il s'était retrouvé devant une scène plutôt dégoûtante: "...le corps d'un soldat était étalé sur les parois internes de l'habitacle". Il raconta cela devant la caméra. Soudain je pensai: Quel regard peut avoir un homme qui a vu une chose pareille même une seule fois dans sa vie?

Eh bien, plus de dix ans après, et beaucoup de guerres vécues, il s'approcha en souriant. Avec grande humilité il me serra fort la main et me dit:

"Salut, Giovanni!".

Remerciements spéciaux à Jessica Fraticelli

(LE 19 JOURS DE LOMÉ - Confessions de un voyage à la recherche de la propre identité, de Matteo Frascini Koffi)